

## **L'éducation différenciée des filles et des garçons: normes de genre et violences**

***Karine ROLLET, conseillère conjugale et familiale, sexologue Médée***

Je suis CCF/sexologue clinicienne et ma pratique clinique se partage entre une approche individuelle et conjugale en consultation, et une approche collective en groupe de parole et par l'animation des séances EVARS en collèges et lycées.

Aujourd'hui je viens vous partager mon expérience des séances EVARS qui sont désormais organisées, depuis la rentrée 2025 avec un cadre officiel, et un programme précis dans les domaines suivants:

- La santé sexuelle
- Les relations affectives
- Le respect et l'égalité
- La prévention des violences sexistes et sexuelles
- Les droits
- La promotion de la santé et le bien-être

Les 3 grands objectifs sont:

- Se connaître, vivre et grandir avec son corps
- Rencontrer les autres et construire avec eux des relations, s'y épanouir.
- Trouver sa place dans la société, y être libre et responsable.

La prévention primaire en santé sexuelle, vise la réduction des risques, elle est centrale au collège et au lycée. Ces séances sont obligatoires depuis 2001, à raison de 3 séances par an et par classe d'âge et sont sous la responsabilité des établissements scolaires de la maternelle à la terminale. Ces séances EVARS s'inscrivent dans un objectif d'émancipation, d'autonomie basés sur les droits humains et les connaissances actuelles des sciences, afin de permettre aux futurs citoyen.e.s, de vivre leur relation inter-personnelle, sociale, affective de façon libre et responsable, épanouissante.

Il y a 3 grandes approches dans le monde décrites par les sociologues de ces séances, d'abord une approche traditionnelle basée sur le modèle de la famille biologique et la promotion d'une idéologie naturaliste, ensuite une approche critique du genre promue au Canada et dans le nord de l'Europe, et enfin une approche préventive ou mixte qui a été choisie en France.

Ces 3 modèles idéologiques sont influencés par les politiques éducatives, sociales et sanitaires des pays engagés dans cette pédagogie. Dans ce cadre, un programme détaillé existe depuis la rentrée 2025. Il est censé être adapté et progressif en fonction de la classe d'âge.

## Introduction

Le genre étant un critère identitaire central dans nos sociétés contemporaines et néolibérales, comment les normes de genre se construisent et façonnent nos imaginaires, nos représentations, nos pratiques individuelle et sociale et nos discours? on parle ici d'identité de genre, d'expression de genre et de rôles de genre qui influencent nos existences.

Comment penser ces séances EVARS de façon bienveillante et inclusive pour identifier et comprendre ces normes de genre qui véhiculent des stéréotypes et des préjugés? Comment informer et se questionner par une approche pédagogique anti-oppressive pour aider à réfléchir collectivement afin que chacun puisse se reconnaître et trouve sa place dans le monde? Pourquoi faire un lien entre les normes de genre et les violences? Comment accompagner une réflexion sur les rapports de genre alors même que ces ados sont dans un processus de quête identitaire et de questionnement dans leur rapport à soi et au monde?

Au fur et à mesure de mon expérience, j'ai affiné ma pratique en proposant des séances en non-mixité au moins jusqu'en classe de 4<sup>eme</sup> pour faciliter l'accès à la prise de parole. En effet, les différences liées au niveau de connaissances et d'accès aux droits, au sentiment de légitimité, à nos besoins et à nos capacités d'agir dans nos relations peuvent être variables, inégalitaires, voire même préjudiciables pour ces ados qui pour certains prendre la parole dans un groupe ne va pas de soi car ils sont particulièrement sensible à l'image qu'il renvoie aux autres et soucieux de ce que pensent les autres. Je leur propose un temps d'échanges avec un cadre bienveillant, respectant les différentes prises de parole mais en les invitant vivement à intervenir au fil de l'eau. Cela me permet de m'arrêter là où ils en sont, et d'initier des interactions.

La majorité légale est à 18 ans mais à partir de 15 ans, la loi considère que les individus peuvent avoir des relations intimes entre mineur.e.s mais aussi avec des majeur.e.s (de plus de 15 ans). Et donc l'accès aux soins est adapté pour qu'ielles puissent consulter dans n'importe quel centre de santé sexuelle, seul.e.s, de façon confidentielle et non-payante, sans l'accord de leurs parents.

Si l'éducation parentale constitue notre premier socle de construction identitaire, notre environnement géopolitique, socioculturel et économique nous influencent aussi tout au long de notre vie. Nos représentations, nos pratiques sociales, nos croyances et nos discours évoluent en fonction de nos rencontres et de nos expériences. Les stéréotypes et les préjugés se construisent aussi tout au long de notre existence. Nos identités sont donc mouvantes et plurielles. On peut dire que tout le monde a des préjugés et des stéréotypes car ils ont une fonction de marqueurs sociaux et d'indicateurs d'évaluation, ils font partie de nos imaginaires collectifs et inconscients. Ils permettent aussi de se comporter et d'interagir de façon adaptée ou transgressive.

Première question en séance: Qui a un portable? Qui a un contrôle parental?

## Premier lieu de la construction de l'identité de genre: la famille

Construire son identité de genre dans un corps vécu et perçu comme féminin ou masculin ne renvoie pas aux mêmes référentiels. Comment cette bicatégorisation des corps induit une hiérarchisation des valeurs du féminin et du masculin? Comment les discours influencent-ils nos corps? Car dans nos sociétés occidentales dites modernes être un garçon ou être une fille implique des comportements, des rôles et des expressions spécifiques et socialement attendus.

On a toutes pensé un jour que notre famille était normale. Pas le normal en référence à la norme mais à la normalité. La famille normale n'existe pas! La famille est une organisation sociale avec des systèmes de valeur, de normes, de croyances et de domination par laquelle on construit ses identités, l'identité de genre étant l'une d'entre elles.

Par exemple, les différents modèles familiaux, représentés par des figures parentales d'attachement et les dynamiques familiales de domination voire de pouvoirs sont des piliers de la construction identitaire sexuée. Premier modèle pour l'enfant d'identification et de socialisation, le lieu originel de la transmission par le lien où chacun est assigné à son rôle, sa place dans la fratrie, sa fonction imaginaire (à quoi je sers dans cette famille?).

=> La question de l'exposition aux violences conjugales/intrafamiliales ou les modes de fonctionnement inter-personnel des parents sont évidemment déterminants dans l'identification sexuée des rôles de genres.

Le choix des jeux (couleurs et types), des vêtements, de l'environnement de la chambre et les modes d'interaction des parents avec les enfants par la validation ou la censure de ces derniers, ont déjà été aussi bien étudiés par les travaux de recherche en sociologies. Par exemple, le discours parental autour du choix de la tenue vestimentaire des filles ou de l'autorisation d'accès à l'espace public intervient à un âge différent selon si on est fille ou garçon.

Témoignages : Les parents demandent plus volontairement aux filles de les aider dans les tâches ménagères, et dans les soins des autres enfants du foyer alors que les garçons vont être accompagnés dans des pratiques à l'extérieur du foyer, souvent en lien avec des activités sportives. Au collège, elles évoquent aussi des disparités dans la possibilité de sortir en dehors du foyer, d'aller dormir chez des amies. Il y a tout un discours autour du danger et des risques du "dehors pour les filles" qui est vécu au collège comme injuste mais néanmoins accepté comme une croyance qu'au même âge, les corps féminins sont plus à risque d'être agressés que les corps masculins.

Et à l'école? Quelle organisation genrée des espaces?

La cour de récréation comme espace neutre? Les sports collectifs pour les garçons et les échanges en duo pour les filles.

## La socialisation des filles et des garçons à l'école à travers l'hétéronormativité

Cette socialisation des garçons s'organise autour du sport qui véhicule des valeurs de performance, de force physique, de compétition, de dépassement de soi et de prise de risque. Les garçons expliquent quand je leur demande que "les filles elles préfèrent discuter!". L'expérience et l'évaluation de leur force physique va se construire sur des modes d'intimidation et de coercition par le jeu d'abord, puis par la "confrontation physique, en se bagarrant entre eux".

=> Lors de séances EVARS en non-mixité, quand je questionne les filles sur ce qu'elles ressentent quand il y a une bagarre dans la cours de récréation, elles disent ressentir de la peur, de la tristesse ou du désarroi "oh les garçons ils aiment bien se battre pour voir qui est le plus fort!"

## La surveillance et le contrôle des corps produit un discours sur le genre

Dès la classe de 6ième, le programme EVARS évoque à propos de la puberté dans l'intitulé "Comprendre et apprendre à vivre les changements de son corps", les changements corporels en cas de menstruations douloureuses, une consultation médicale est nécessaire. Première occurrence du mot médical dans le programme EVARS, Mais aucune mention du mot médical du côté masculin.

Les corps féminins sont lus et perçus comme potentiellement douloureux, compliqués ou pathologiques et qui induit une surveillance médicale. (réf histoire des femmes/sociologie du genre).

Exemples:

Les ados filles demandent, à partir de quand je dois consulter une gynéco? Quand je leur demande pour quelles raisons par exemple? Elles disent "pour vérifier que tout va bien!" donc on entend bien une demande de validation par le corps médical, de leurs fonctions féminines mais en réalité elles parlent de leur fertilité, de leur capacité reproductive. Dans les manuels scolaires, deux sexes anatomiques sont présentés comme distincts dans leur nature mais complémentaires dans leurs fonctions.

Par exemple, les apprentissages en SVT autour de la puberté consolident ces scripts. Dans les livres scolaires, la puberté des filles est décrite principalement autour de l'apparition des règles, donc qui renvoie à leur physiologie, et à une sexualité reproductive tandis que la puberté des garçons est décrite par l'érection et l'éjaculation (nocturne), ce qui les renvoie plutôt à l'acte sexuel. C'est une violence symbolique majeure et qui n'est pas seulement enseigné par l'enseignement scolaire. L'agentivité sexuelle des femmes qui relèverait du consentement, désir, ou des motivations est aussi attendue du côté de la responsabilité de la charge contraceptive, plus tard des démarches de soins gynéco de la surveillance médicale de leurs corps, et pour les démarches de bilans IST..

En classe de 5<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> on aborde les notions de sexe, de genre et d'orientation sexuelle en évoquant leur diversité ainsi que la question du consentement et des violences sexuelles.

On y aborde aussi sur un versant plus positif, "l'attriance et les sentiments amoureux pour mieux comprendre son orientation sexuelle" ainsi que la prise de conscience des biais des réseaux sociaux quand ils sont exposés à des contenus sexuellement explicite, violent ou stéréotypés. On évoque les cyberviolences, mais aussi les stratégies de protection grâce à une pensée critique face aux messages de la sexualité dans les médias ou la pornographie.

Les réseaux sociaux occupent de plus en plus l'espace familial et par le jeu des algorithmes, ils peuvent voir des contenus violents très facilement...Des actes de torture et d'humiliation, ielles racontent entendre des discours masculinistes, qui diffusent des contenus clivants qui incitent à la violence envers les femmes...

ielles témoignent de leur difficulté à en parler aux parents de peur d'être censuré.es, ou bridé.es dans leur accès à internet. Ils se partagent ces contenus...

Les violences ont au moins 3 entrées:

- La dimension légale, comment elles sont décrites et encadrées sur le plan légal mais aussi sur les plans social et symbolique (violences politiques et institutionnelles).
- Une dimension interpersonnelle, qui dépend de la nature du lien et qui se comprend dans une dynamique relationnelle donc en mouvement, qu'il soit affectif, romantique, amical, familial, social etc...
- Une dimension subjective, de réception, comment la violence est vécue par le sujet?

## **L'exposition à la violence**

À l'adolescence, les mouvements pulsionnels ne sont pas toujours identifiés, conscientisés et régulés. En effet, des mouvements contradictoires comme l'inhibition et l'excitation face à la violence sont très actifs et je les observe dans leurs rires, leurs silences, de l'agressivité ou de la provocation parfois. Je vois bien qu'ils ne savent pas quoi en faire.

D'autant plus que les cyberviolences et des modèles véhiculés par la pornographie influencent beaucoup les attentes dans les relations romantiques les attentes de la sexualité. Ce sont des attentes irréalistes, des enjeux de performance, et la culture du viol...Des normes hétérosexistes sont véhiculées.

Exemples de cyberviolences:

Deep faking, grooming: se faire passer pour quelqu'un d'autre sur internet. Sollicitation sexuelle en ligne d'un mineur par un majeur.

Slut Shaming: Tenter d'humilier ou faire honte à quelqu'un en raison de sa sexualité

Ghosting: disparition soudaine après une relation intime

Dick pic (envoi photo des OGE), sexting (envoi de

La sextorsion (chantage sexuel) pour contraindre ou humilier des filles sur leur sexualité.  
revenge porn (partage de photos ou de vidéo à caractère sexuel sur internet)

=> jusqu'à 1 an d'emprisonnement et 45 000 euros d'amende, art 226-1 du code pénal  
Les failles narcissique, affective et identitaire...

À la question: pourquoi selon vous, dans notre société moderne, ou la loi est de plus en plus égalitaire sur la question du genre, les violences systémiques des hommes sur les femmes perdurent? "parce que les hommes sont plus forts que les filles!", le rapport de domination/de pouvoir s'expliquerait par la différence de la force physique...

Les livres scolaires leur donnent raison. Les représentations des filles et des garçons, à un même âge donné, les garçons sont représentés comme plus grands de taille de façon systématique. C'est d'ailleurs un stéréotype classique de la bicatégorisation de genre. Les garçons sont plus grands de taille et plus forts physiquement. L'apprentissage du développement humain en SVT produit des imaginaires genrés des corps.

### **La sexualisation des corps féminins.**

Le témoignage des adolescentes sur leur corps, "le regard masculin" ou "male gaze" dans l'espace public vécu comme incongru, inadapté voire répugnant. Elles témoignent parfois de leur vécu "d'être devenue une femme" par ce regard masculin lubrique et par les premières violences sexistes et le harcèlement de rue. Ces micro-violences quotidiennes sont banalisées et intériorisées.

=> Quand on fait le repérage systématique des violences en consultation, elles ne pensent pas souvent à nommer ces violences sexistes quotidiennes qu'elles vivent!

Valoriser des corps féminins par des biais esthétiques, conformes à des expressions de genre très codifiées, et encourager par le marketing. Mais les injonctions à être désirables les exposent d'autant plus aux violences. Les ados les appellent les BDH ou bandeuses d'homme. Elles sont discriminées à l'endroit même où elles sont valorisées. Une sorte de dissonance cognitive: "je dois être une fille jolie et féminine mais en même temps ça devient une vulnérabilité au moment de la puberté, les regards sur leurs corps changent (famille souvent, et dans la sphère publique) et elles vivent des moments de gêne immenses! Les femmes se construisent donc par cette injonction contradictoire et paradoxale que ce corps vulnérable doit être désirable!

### **EXEMPLES:**

- La valorisation des critères de beauté et des normes esthétiques qui sexualisent et contraignent par le biais de l'hétérosexualisation. La projection des adultes dans les relations affectives et émotionnelles des enfants. On va présumer très tôt de la nature romantique de la relation des enfants. Deux filles c'est des amies, deux garçons aussi des amis mais en revanche une fille et un garçon ça devient immédiatement des amoureux. L'amitié fille/garçon est peu envisagée... Ou un autre exemple de la violence symbolique des modèles proposés à l'école qui privilégiennent des modèles biologiques de la famille plutôt des modèles sociaux (adoption, famille mono-parentale, homo-parentale, trans-parental, PMA) des corps féminin...
- Des petites filles à qui on va dire qu'elles sont jolies, qu'elles ont une belle robe et dire aux garçons que ce sont des charmeurs et qu'ils briseront des cœurs, c'est valider et valoriser le féminin par l'apparence physique en leur indiquant qu'elles attirent le regard et l'intérêt des adultes par des critères esthétisants et du côté des garçons valoriser la

séduction par un critère de séduction par la violence et de son pouvoir sur la gente féminine: "briser un cœur!" c'est pas rien!

- Entre pairs aussi, ces espaces de jeux peuvent devenir des lieux d'agression. Par exemple si une activité est considérée "pour les filles", un garçon désireux de s'y joindre, est rapidement remis à sa place car on ne transgresse pas une barrière de genre aussi facilement. Pareil pour une fille qui souhaiterait s'inviter dans une activité de garçons...garçons manqués pour les filles mais des insultes violentes pour les garçons qui se prendraient pour une fille...Les interactions sociales entre filles peuvent devenir instables si elles sont en mixité, chacune cherche à se mettre en valeur dans une dynamique de séduction hétérosexuelle... On entend aussi des jeux autour de la poursuite fille/garçons dans la cour et le baiser contre leur gré... Donc on voit que les enfants mobilisent communément le jeu pour transmettre des messages genrés sur la sexualité et l'agression...

## **Les violences symboliques: le clitoris, la virginité, les "pulsions sexuelles" et le consentement partagé**

L'adolescence est une période d'exploration et d'apprentissage de la sexualité. Or, loin de se développer librement, la sexualité adolescente fait l'objet d'un important contrôle, que ce soit par la surveillance des adultes ou celle des pairs. Ce contrôle contribue au maintien d'un ordre social cis-hétéronormatif sous forme de prescriptions et notamment des prescriptions relatives à l'hétérosexualité qui attendent des jeunes de faire la démonstration de leur attirance romantique et sexuelle envers les personnes de l'autre sexe, nommé très souvent "sexe opposé". La valorisation de l'hétérosexualité se fait aussi par la transmission informelle de modèle dominant de la masculinité et de la féminité. La performance de la masculinité se fait essentiellement par la démonstration d'un désir hétérosexuel non contestable et fait l'objet de surveillance entre pairs. On y trouve des attitudes machistes, par exemple de se vanter de ses conquêtes sexuelles ou de participer au dénigrement des filles, consolident des fraternités masculines. Il se trouve que ces jeunes, qui ne rentrent pas dans ces codes soit par leur préférence sexuelle soit par leur questionnement sur leur genre, sont les plus violents dans l'enceinte scolaire en raison du fort caractère normatif qui y prévaut.

Les normes sociales de séduction, de l'image du corps, de croyances ou de représentations sur les sexualités consolident ce qu'on appelle les scripts sexuels genrés et affectent l'agentivité sexuelle des filles. Dans les cultures adolescentes mais pas uniquement, un de ces scripts remet aux garçons l'initiative du RS, ce qui présuppose l'idée qu'ils sont centrés sur le désir voire de leur pulsion, et les filles sont renvoyées à leur responsabilité d'assurer le déroulement sécuritaire du RS et de ses conséquences notamment par le consentement et la responsabilité contraceptive. La norme de la "réserve féminine" comme principe organisateur de l'hétérosexualité, un enjeu de respectabilité qui est un élément constitutif du jeu de séduction hétérosexuelle. "les filles ne sont pas censées vouloir pareillement, càd exprimer un désir sexuel comparable au désir d'un garçon" Isabelle Clair sociologue et Marie Bergström et la norme de l'initiative masculine, comme rôles sexués est très marqués. Elle témoigne de la difficulté pour les filles de refuser un acte sexuel ou une pratique et les hommes d'accepter un refus.

La confrontation des rôles sexués dans les scripts de séduction avec l'initiative masculine et la réserve féminine comme un enjeu de rapport de pouvoir. Les normes de séduction chez les hétéros sont très stéréotypées.

D'ailleurs, une autre violence symbolique liée à l'image du corps et qui pourrait être pensée concernent les représentations du sexe féminin, la vulve qui n'est pas intégrée en tant qu'une image mentale. Personne n'invite les petites filles à s'explorer elle-même, à les autoriser à regarder leur sexe comme une partie de leur corps à part entière. Ce sexe caché qui doit rester caché, n'est jamais observé par elles. Sur le plan symbolique, il n'existe pas ou si peu. D'ailleurs le mythe de la virginité perdure dans les classes du collège et au lycée. Cela se traduit par une méconnaissance de leur vulve, tout en exprimant de la honte voire du dégoût ou de l'aversion. Les garçons au contraire, ont intégré l'image du pénis progressivement, dès la naissance, dans leur image corporelle et leur schéma corporel comme une image mentale valorisée. Le pénis comme symbolique (phallus) est perçue de façon positive et il est associé à un sentiment de puissance et de fierté. En séance EVARS, si on leur demande de dessiner les 2 sexes, tout le monde est capable de dessiner un pénis (très gros d'ailleurs) et tout le monde bloque quand il s'agit de dessiner la vulve, et les filles sont souvent gênées....Et l'ébauche de ce dessin est parfois si minuscule!

En consultation sexothérapeutique, les répercussions sur la satisfaction sexuelle des femmes hétéros (études de satisfaction déclarative) où elles peuvent enfin se plaindre (assez tardivement d'ailleurs) de l'absence de plaisir ou de désir, mais souvent par le biais des douleurs ou de leur incapacité à être pénétrée. Ici aussi on retrouve un script sexuel hétéronormatif très ancré de la pénétration péno-vaginale comme définition stricte du rapport sexuel. Leur sexe n'est pas toujours envisagée/figurée comme un lieu de jouissance (image du corps/ méconnaissance anatomique) car il est aussi l'endroit où la violence masculine peut s'exercer. Cette forme de dissonance cognitive avec laquelle les femmes hétéros doivent s'organiser tout au long de leur existence pour vivre leur sexualité est assez invisibilisée, à mon sens dans la compréhension qu'on se fait des conséquences des violences de genre dans notre intimité.

L'écart d'âge filles/garçons sur l'accès à la masturbation et au manque de connaissance de leur anatomie génitale. Heureusement, les choses évoluent mais les femmes déclarent majoritairement avoir eu accès à la masturbation qu'après leurs premiers RS alors que les garçons l'expérimentent bien avant. Du côté des garçons, la pression mentale liée à l'injonction de la performance et de la croyance que le plaisir féminin s'articule autour de la qualité et de la durée de leur érection, c'ad la capacité à pénétrer, pour "donner du plaisir" alimente la norme selon laquelle les hommes doivent être actif et les femmes passives dans leur sexualité. On peut se référer aux lieux d'apprentissage informels comme la pornographie mainstream, qui alimentent et renforcent ses scripts sexuels (en mimant la sexualité reproductive) et en les valorisant.

## Conclusion

On renvoie dos à dos les auteurs de VSS et les victimes, en les criminalisant ou en pathologisant ces violences subies et agies ce qui dépolitise la compréhension des rapports de pouvoir plus complexe en assignant à des places (races, classes, sexe) qui organise l'ordre social. Et ce processus de dépolitisation nous renvoie à des stratégies individuelles qui limitent et neutralisent chacun, chacune dans nos capacités d'agir en fonction de nos conditions matérielles d'existence.

Evidemment, même si les violences interpersonnelles ont toujours existé et notamment des violences masculines à l'encontre des femmes, ce sont les mouvements féministes qui ont permis d'en rendre compte, de les reconnaître, de les rendre publiques. En dénonçant ces violences de genre comme politique et collective, les mouvements féministes ont dénoncé la non-reconnaissance, la naturalisation de ces violences et la tolérance à leurs égards, en tenant les femmes comme responsable des actes qu'elles avaient subis, et en les rendant coupable.

Ces travaux de recherche féministe qui ont permis la théorisation des violences de genre est très récente. Sur le plan international, elle aboutit avec la déclaration à l'ONU en 1993 sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes, puis elle sera confirmée avec la quatrième conférence mondiale des femmes à Pékin en 1995, et la convention d'Istanbul en 2011, qui sera un des premiers texte contraignant pour les Etats.

C'est **Liz Kelly**, sociologue britannique qui a été la première à décrire les violences masculines comme un continuum de violences envers les femmes et il s'agit pour elle, du principal instrument de maintien du patriarcat et des formes de "rappel à l'ordre sexué". Elle dit que les violences les plus graves n'ont pas besoin d'être perpétrées pour être "efficaces", (çàd de réaffirmer et consolider ce rapport de pouvoir). Elle explique que les agressions comme les coups et les viols ne sont que l'extension des violences quotidiennes, sexistes, ou des comportements de domination les plus courantes. Pour elle, les violences de genre sont donc normatives et fonctionnelles, mais elles sont néanmoins vécues et intériorisées par les femmes comme un savoir partagé sur les risques de violence; ce savoir qui est maintenu par de multiples actes , remarques, insultes, humiliations, relèvent d'une forme de sexisme plus ordinaire, mais qui rappellent sans cesse la possibilité que des violences plus graves soient commises à leur encontre et qui permettent donc à l'ordre sexué de se reproduire.

Face à ce socle commun qui fait de nos corps féminins une vulnérabilité, il y a un invariant, c'est que face à la conscientisation des femmes du risque de subir les violences masculines; il y a un impensé du côté masculin du risque de d'agir cette violence à l'encontre des femmes...C'est le fameux "not all men", ou "les femmes peuvent mentir aussi"...

Un impensé de la responsabilité collective masculine de la violence dans une analyse systémique des VSS. Alors même, qu'ils intègrent très jeune le risque d'être agressé physiquement par d'autres individus masculins.

## Annexe

### **Définition de la violence physique par l'OMS**

*La violence est l'usage délibéré ou la menace de l'usage délibéré de la force physique ou de la puissance contre soi-même, contre une autre personne, contre un groupe ou une communauté qui entraîne ou risque fort d'entraîner un traumatisme, un décès, un dommage moral, ou un mal-développement ou une carence.*

Les représentations des normes et les stéréotypes sexistes sont omniprésents. Ils limitent nos représentations de nous-mêmes et nos projections, en façonnant les discours et des comportements socialement attendus en discriminant ceux qui ne se conforment pas à l'ordre social du genre. Le repérage des normes et des stéréotypes de genre est indispensable pour pouvoir les critiquer, prendre de la distance afin d'ouvrir un espace d'échange et de rencontre avec l'Autre. Cela dit, on sait qu'à l'âge de 7 ans environ, l'âge où la pensée conceptuelle devient opérante, la majorité des stéréotypes de genre sont intégrés.

Violences de genre, j'ai choisi de retenir la définition de Marylène Lieber (sociologue et professeure des études de genre à l'Université de Genève) et de Joan Scott historienne états-unienne. Pour Marylène Lieber, "les violences de genre recouvrent une pluralité d'actes de nature psychologique, physique et sexuelle qui viennent sanctionner une transgression de l'ordre sexué, et qui permettent de réaffirmer la dimension structurelle des rapports de pouvoir que sont les rapports de genre. Le genre est compris ici de façon constructive et performative; c'est-à-dire qu'elles permettent de réaffirmer une bicatégorisation, des hiérarchies entre identités féminine et masculine, hiérarchie également entre les sexualités". Dans ce contexte, on parle de violences dans les relations intimes, dites violences conjugales, des féminicides, des VSS violences sexistes et sexuelle, du harcèlement sexuel, du cyberharcèlement, de l'homophobie, des transphobies et de la prostitution... Il est aussi question de notre rapport au corps, à notre intimité, de notre rapport au monde et à nos libertés. Joan Scott en 1986, va plus loin: "le genre n'est pas seulement la manière d'organiser les rapports entre les femmes et les hommes c'est aussi une manière privilégiée de signifier les rapports de pouvoir. Ça ne parle pas seulement des hommes et des femmes mais de l'ordre sexué et des sexualités mais le genre parle aussi de classe, de race, de nation, de religion, càd tous les enjeux de pouvoir qui traversent notre société.